

# **Le rire de Mbappé et le rire d'Urszula**

**Paulo Faria**

Décembre 2022

Traduction de Ange-Marie Firminhac-Dupouy et Yvon Dupouy

En août dernier, j'étais à Lodz, en Pologne. C'est la troisième ville du pays, avec près de 700 000 habitants. Et c'est un endroit qui ne sert à rien. C'est une non-ville, un non-lieu.

Il y a quelques mois, lors d'une conférence de presse du Paris Saint-Germain, quand on a proposé à son équipe de faire le trajet Paris-Nantes en TGV (2h30 de trajet), au lieu de le faire en jet privé, Christophe Galtier a répondu « On est en train de voir si on ne peut pas se déplacer en char à voile ». A ses côtés, Kylian Mbappé a littéralement éclaté de rire.

Rogério Casanova a écrit dans *Público* une chronique précise sur le sujet. Mais il a laissé une piste inexplorée : la possibilité que le rire de Mbappé soit le rire nerveux de quelqu'un qui voit approcher une catastrophe à grande vitesse et, se sentant impuissant à l'éviter, tombe dans un rire incontrôlable qui est, au fond, un mécanisme de défense. En riant, je me dis, à moi-même et aux autres, que le problème n'est finalement pas si grave que ça.

Lodz a été, depuis le XIXe siècle, une sorte de Manchester continental, l'un des grands centres de l'industrie textile européenne. Après les désastres de la Seconde Guerre mondiale, elle a repris ce rôle dans le bloc communiste. Dans le musée du plus grand complexe industriel de la ville, aujourd'hui transformé en un gigantesque espace commercial, de loisirs et de bureaux appelé Manufaktura, j'ai vu un court métrage de Krystyna Gryczelowska, *Nos amies de Lodz*, un documentaire de 1971. Nous suivons le quotidien de trois ouvrières du textile à l'usine Poltex : Urszula, une jeune femme d'une vingtaine d'années, toujours célibataire, sans enfant ; Helena, la trentaine, avec de jeunes enfants ; et Genowefa, dans la cinquantaine,

avec des filles approchant l'âge adulte. Trois femmes à des stades progressifs de désenchantement.

En ce qui concerne le changement climatique, nous vivons précisément le moment Mbappé : les symptômes et les signes sont bien visibles, mais il est encore possible de rire en faisant comme si de rien n'était. L'eau coule encore aux robinets, les températures estivales sont encore supportables (bien qu'elles approchent à pas de géant du seuil de l'insupportable), il reste un simulacre de saisons qui permet encore de recourir à la terminologie d'antan (Printemps, Automne et ainsi de suite), les rayons des supermarchés regorgent de produits. Au fond, cependant, nous réalisons tous que ce n'est qu'une question de temps. Mais, comme l'immensité des changements nécessaires semble insurmontable, on rit nerveusement, comme Mbappé.

Urszula aimerait continuer ses études, mais ce n'est pas facile. Le contremaître refuse de lui accorder du temps libre. Il lui dit que, puisqu'elle a décidé de s'inscrire à l'école du soir, il va falloir qu'elle se débrouille comme elle peut. Le travail en usine est très dur. On voit les femmes pousser des poids terribles, on entend le bruit assourdissant, on sent le danger que représentent ces métiers mécaniques. Les ouvriers vivent dans des appartements exigus, dégradés, glacials l'hiver. Les enfants d'Helena ont froid. Genowefa rêve d'offrir une vie meilleure à ses filles, mais son corps souffre des années de labeur à l'usine, des travaux ménagers sans fin. Le mari boit, ne l'aide pas. Les filles parlent du père comme d'un vrai bon-à-rien.

João Reis a récemment publié un roman post-apocalyptique intitulé *Cadernos da Água (Cahiers de l'eau)*. C'est une histoire dans laquelle la péninsule ibérique, ravagée par une sécheresse brutale résultant du changement climatique, est devenue un lieu inhabitable. L'État portugais s'est effondré. Il n'y a plus d'entité juridique et administrative appelée Portugal. De nombreux Portugais vivent dans des camps de réfugiés dans les pays d'Europe du Nord où il y a encore de l'eau. Le roman de João Reis dépeint ce qui suivra le rire de Mbappé.

Avant la chute du Mur, il y avait ceux qui allaient « de l'autre côté » et nous racontaient ensuite comment c'était. J'ai entendu de nombreuses déclinaisons de phrases : « Je ne suis pas consumériste, mais les rayons des supermarchés sans couleurs, tous ces emballages blancs, m'ont, tout de même, beaucoup impressionné. Et si peu de choses à vendre... » Personne ne se disait consumériste, car déjà alors le mot avait des relents d'insulte, mais tout le monde, paradoxalement, était mal à l'aise à l'idée qu'il y ait des limites à la consommation. Plus précisément : tout le monde était mal à l'aise à l'idée qu'il y avait d'autres limites à la consommation, en plus de l'argent que nous avons (ou n'avons pas) dans nos portefeuilles. Autrement dit : on a laissé se confondre deux choses très différentes, la liberté de consommation et la liberté tout court. Mbappé s'en moque aussi : car l'obligation (même si elle est formulée sur un simple plan moral) d'échanger le jet privé contre le TGV, quand il peut s'offrir le jet privé, lui apparaît comme une atteinte inacceptable à sa liberté individuelle. Une imposition du domaine de l'absurde, du risible. Et à cet égard, il pense exactement comme n'importe lequel d'entre nous.

En 1989, le capitalisme triomphant s'est vu offrir deux alternatives : miser sur la récupération de centres industriels comme Lodz, les moderniser et les rendre respectueux de l'environnement et des personnes qui y travaillaient, ou reproduire, sur le continent asiatique, le même modèle de production du XIXe siècle. C'est-à-dire des usines très polluantes, un travail presque esclavagiste, nocif pour la santé physique et mentale des travailleurs, une production et une consommation débridées. Le fait que la première des alternatives que je viens de formuler nous paraisse indéscriptiblement lyrique et presque ridicule est une bonne mesure de notre tragédie. En quelques années seulement, dans les années 1990, toutes les usines textiles de Lodz ont fermé. Toutes. Presque du jour au lendemain, Lodz est devenue la ville polonaise avec le taux de chômage le plus élevé. Avec le taux de suicide le plus élevé. Une ville qui a cessé de servir. « Depuis trente ans », me dit un ami de Lodz, « nous essayons de comprendre ce que nous voulons être. Je ne pense pas que nous ayons encore compris. » Dans le centre commercial de Manufaktura se trouvent de nombreux magasins de

marques de vêtements, les mêmes que l'on retrouve partout dans le monde : Zara, Mango, Levi's, Benetton, etc. Des vêtements à des prix dérisoires, avec des coûts environnementaux écrasants. Et même un pourcentage important des vêtements qui y sont exposés ne serviront à personne et finiront directement à la poubelle. En 1989, Urszula avait quarante ans. Elle travaillait certainement encore, elle a ressenti certainement la fin de son monde dans sa peau. Je soupçonne que, pour elle, les lendemains n'ont jamais chanté.

Le rire de Mbappé, c'est aussi, après tout, le rire gêné et involontaire qui nous assaille face à l'absurdité du monde que l'on a créé soi-disant pour nous. Confondant liberté de consommation et liberté tout court, nous avons conçu la tempête parfaite. Plus tôt que nous ne le pensons, nous devons renoncer à une partie de notre liberté. Il ne reste plus qu'à savoir quelle sera la taille de cette portion. Les réfugiés environnementaux, les ex-Portugais de la dystopie de *Cadernos da Água*, de João Reis, ne sont pas libres. Le rire de Mbappé est, au fond, le rire amer de quelqu'un qui est sur le point de perdre sa liberté.

Mon texte, cependant, ne peut pas se terminer ainsi. Il faut vivre, malgré tout. J'ai des filles, moi aussi, comme Genowefa. Tôt ou tard, je serai grand-père. Un couple de grands amis à moi aura bientôt un fils, leur premier, qui s'appellera Lucas. Le rire de Mbappé doit être mis en contraste avec un autre rire rédempteur. En 1971, Urszula pratique la danse. On la voit dans un cours de danse, en plein air, pieds nus, très concentrée. Elle a un visage charnu. Au début du documentaire, elle a dit que, si elle le pouvait, elle changerait de nez, car elle aimerait qu'il soit plus fin et plus petit. Suivant les indications du professeur, elle exécute un mouvement de danse avec ses camarades de classe. Mais tout-à-coup elle perd l'équilibre, fait un faux pas, fixe la caméra et éclate de rire.